

des États-Unis pour faire participer d'autres pays arabes à leurs négociations. C'est sur cet acquis, apparemment irréversible, que viendra buter désormais la toute-puissance américaine et, par le fait même, la soviétique. Jusqu'à ce voyage, ce sont les intermédiaires américains qui, véhiculant le message, le transmettaient à leur manière et compte tenu de leurs propres intérêts. Depuis le 19 novembre 1977, plus rien ne sera jamais comme auparavant; ces 30 heures qui effaçaient 30 ans d'hostilités rendaient d'une part inutile le palier de l'intermédiaire quel qu'il soit et, d'autre part, mettaient tout intermédiaire à venir dans l'inconfortable situation d'être le dernier averti d'un développement en gestation. C'est ainsi que venant au secours de la conférence du Caire, Cyrus Vance ne savait de ce que MM. Sadate et Begin s'étaient dit que ce que MM. Sadate et Begin avaient bien voulu lui communiquer. Compte tenu des intérêts divergents des parties concernées et de l'intermédiaire désireux d'assumer coûte que coûte son leadership mondial – ceci dit sans vouloir porter de jugement de valeur – on imagine aisément que deux fins manoeuvriers comme le chef d'État égyptien et le chef du gouvernement israélien n'ont pas révélé les dessous des cartes. Ils en ont dit juste assez pour obtenir le «filet de sécurité» américain... Il est symptomatique que le 15 décembre, en conférence de presse, le président Carter déclarait ignorer ce que le lendemain Menahem Begin devait lui révéler sur des points fondamentaux d'une paix possible!

Nouvelle dynamique

Le grand débat d'après-voyage est de savoir à quoi mènera, à son terme, la dynamique lancée le 19 novembre, 1977. Elle a déjà conduit à une reconnaissance de fait d'Israël par l'Égypte et, dans la promesse de M. Sadate que plus jamais une femme ne pleurera son fils, son époux ou son père, on verra à juste titre la fin de l'état de guerre entre les deux pays. Ces divers éléments indiquent de manière irréfutable une direction: celle de la bilatéralité. Mais précisément c'est ce qui est officiellement prohibé. Du moins dans la mesure où cette «extrémité» n'est pas inévitable. Le président Sadate a assez répété qu'il négociera avec Israël seul, si seul Israël se présentait à son invitation.

Toutefois, il s'est toujours empressé d'ajouter que «même à deux», c'est une paix générale qu'il négocierait, bien qu'il n'ait aucune forme de mandat de quiconque pour négocier un tel document.

Pour ce qui est d'Israël, toute paix est bonne à prendre, surtout si elle est, dans un premier temps, simplement israélo-égyptienne. N'empêche que Menahem Begin lui-même, parlant de paix entre Israël et les pays arabes, a bien dit qu'il signerait *des* traités de paix. Faut-il comprendre que la paix à signer entre Israël et l'Égypte servira de modèle à d'autres paix et qu'elle sera, en ce sens, de portée générale? Ou faut-il comprendre que ladite «paix générale» sera une juxtaposition de plusieurs paix bilatérales? Dans cette hypothèse, la prochaine pourrait lier Israël et la Jordanie, dans la mesure où on aura pu surmonter le handicap palestinien rendu plus lourd à la suite de la radicalisation enregistrée au «sommet» de Tripoli.

De toute manière, on n'en est pas encore là. La diplomatie américaine aura bien d'autres occasions de toucher les limites de ses prétentions et bien d'autres occasions de devoir se rajuster. L'erreur fondamentale consiste à partir de la théorie pour comprendre et contrôler les réalités. La politique la plus efficace, c'est-à-dire celle qui passe par la prévision, procède d'un esprit intuitif alimenté à une connaissance parfaite des réalités. La théorie n'intervient qu'ultérieurement.

Ce qui se joue sous ce ciel trois fois sanctifié concerne directement l'ensemble de la mer Rouge, ce fameux lac arabe fermé à la contamination soviétique. Ce qui, une nouvelle fois, dément la théorie du «troisième cercle» où une superpuissance réserve un strapontin à l'autre!

Le rattrapage effréné dans lequel s'est lancé en décembre la diplomatie américaine est bienvenu, à condition qu'il soit clair qu'il n'y a pas de bon ou de mauvais plan de paix. Et s'il est vrai qu'un bon ennemi est un ennemi mort, une bonne paix est une paix qui commence par rendre impossible toute nouvelle guerre. Ce n'est qu'après, grâce à une confiance nourrie à la réalité, que, de part et d'autre, on se risque à des concessions qui, la veille, paraissaient impensables. C'est dans ce sens que le voyage sans préalable de M. Sadate était exemplaire. Il fallait coûte que coûte canaliser sa dynamique dans un processus irréversible.